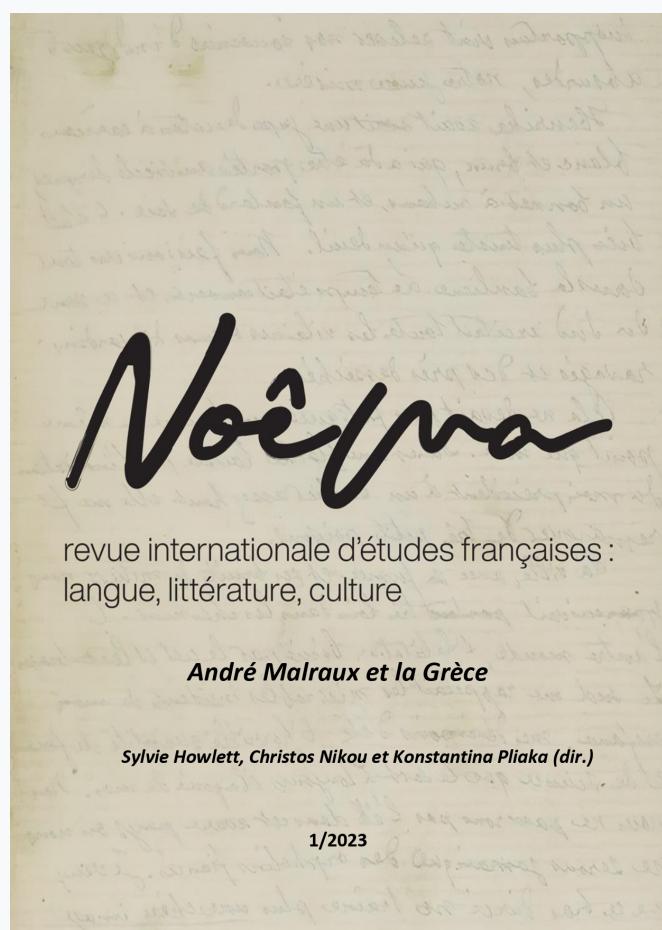


Noêma

Vol 1, No 1 (2023)

André Malraux et la Grèce



Introduction

Sylvie Howlett, Christos Nikou, Konstantina Pliaka

doi: [10.12681/noema.41118](https://doi.org/10.12681/noema.41118)

Copyright © 2025



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

To cite this article:

Howlett, S., Nikou, C., & Pliaka, K. (2023). Introduction. *Noêma*, 1(1), 7–9. <https://doi.org/10.12681/noema.41118>

Introduction

Sylvie HOWLETT

Université Sorbonne Nouvelle

slhermhow@orange.fr

Christos NIKOU

Université du Pirée

Président de la délégation hellénique de *La Renaissance Française*

Université Ouverte Hellénique

(Master 2 « Culture italienne », « Écriture créative »

& « Didactique du FLE »)

christosnikou@unipi.gr

Konstantina PLIAKA

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

Université Ouverte Hellénique (Master 2 « Didactique du FLE »)

kpliaka@frl.uoa.gr

Ministre couvert d'honneurs, grand connaisseur d'art, auteur célèbre et célébré, André Malraux, tentant « d'accomplir le rêve de la France ; rendre la vie à son génie passé, donner la vie à son génie présent et accueillir le génie du monde » (conférence de presse du 8 avril 1959), a visité Athènes le 28 mai 1959. Il est bien connu que Malraux était influencé par la philosophie grecque. On sait également qu'il s'était lié d'amitié avec le graveur gréco-français Démétrius Galanis et qu'il avait visité la Grèce avant la guerre. Dans le deuxième tome du *Miroir des limbes*, intitulé *La Corde et les Souris*, Malraux se souvient de son premier voyage en Grèce :

Quand j'ai lu *Les Perses* sur une marche de ce temple, j'avais une vingtaine d'années. Que penses-tu de ma jeunesse, ô ma lourde vie ? En 1922, Athènes était resserrée au pied de l'Acropole, menue ville jaune aux poivriers légers sous le grand ciel bleu, emplie le soir par l'odeur d'anis des petits cafés ; aujourd'hui, la ville grise sous le ciel sans couleur étend ses trottoirs de marbre, et lance jusqu'à la mer les lauriers-roses de la route du Pirée. Le gardien de l'olivier de la déesse m'en avait offert une feuille, contre une juste rétribution... J'avais noté sur mon exemplaire d'Eschyle : « Athènes n'a peut-être pas découvert la joie, mais elle en a découvert la gloire. » Déjà j'aurais pu écrire : « Ici, le destin de l'homme commence et le Destin finit¹. »

Dans ce récit où sont mêlées histoire et mémoire, la Grèce surgit à la fois comme rêve et art. Pour les lecteurs de ce recueil d'articles et les fervents amis malrauciens, rien n'est plus important dans ce voyage effectué dans le temps et l'espace, en compagnie d'André Malraux, sans aucun doute une mine d'optiques et de considérations originales, que la quête de correspondances entre les cultures et les civilisations, ayant pour point de mire l'art et l'histoire grecs. Imprégné de métamorphose, de cette loi

¹ André Malraux, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1996, p. 511.

« de la vie même de l'œuvre d'art dans le temps² », Malraux avait depuis longtemps caractérisé l'humanisme occidental comme un héritage grec, dont la culture ne pourrait être mieux représentée que par ces visages presque insolemment humains et libres de la première sculpture. L'idée de la Grèce éternelle prend forme de manière paradoxale lors de sa première visite à Athènes, dans les années 1930, cette ville presque provinciale, avec ses « poivriers légers sous le grand ciel bleu », comme il le décrit dans *La Corde et les Souris*, où il découvre l'ordre et la pureté déjà repérés dans les peintures et les gravures de l'artiste Démétrius Galanis. **Moncef Khémiri**, à travers ce premier périple athénien, trace admirablement les voix souterraines et obscures de l'imaginaire du sacré s'estompant derrière « la tête du jeune homme aux yeux ouverts », ta tête de l'*Éphèbe blond* (v^e siècle av. J.-C.) du musée de l'Acropole. Une première victoire sur le destin se dessine, reposant simplement sur un visage souriant, celle de la création qui se transforme en anti-destin.

Tragédie et spiritualité évoluent côté à côté dans les écrits malrauciens et **Michael de Saint-Chéron** souligne les points communs du peuple grec et juif, deux peuples combattants de l'histoire dans leur quête métaphysique. Si les rêveries de la jeunesse s'achèvent sur des constatations bouleversantes concernant le destin et le sort des hommes, la troisième visite de Malraux – désormais ministre des Affaires culturelles – à Athènes, en 1958, s'avère essentielle dans la construction d'une image déterminante de la culture grecque. **Nicolas Manitakis** dresse le bilan d'un « échec patent de la diplomatie culturelle française », en relatant l'histoire méconnue de la visite de Malraux à l'Institut français d'Athènes, peu avant la mutation de Roger Milliex à Chypre et celle d'Octave Merlier en Provence. Si les problèmes techniques et d'organisation ont trahi les espérances des gouvernements français et grec pour l'événement « le plus important qui ait marqué les relations franco-helléniques depuis la guerre », et si la presse de gauche grecque, comme l'a montré **Konstantina Pliaka** a majoritairement réagi négativement à la politique culturelle du gouvernement et à la médiocrité d'un spectacle qualifié à plusieurs reprises de « monstruosité », Malraux, lui, n'a pas omis d'inscrire son « dialogue avec Athènes » dans les *Hôtes de passages*. Il y insiste sur la « blancheur déconcertante de l'Acropole » dans la nuit athénienne, qu'il compare à la nuit africaine. **Lampros Flitouris** fut le premier à s'intéresser à cette visite, à la fois célébrée et contestée. Dans une volonté de rayonnement culturel de la France, l'équipe du général de Gaulle, au pouvoir depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, se charge d'inaugurer le projet de « Son et Lumière » à Athènes, avec pour objectif de renforcer les liens entre les deux pays.

Après avoir plongé dans les coulisses politiques et économiques du spectacle, c'est au tour de **Marie Gérard-Geffray** de proposer une lecture du discours de Malraux sur la Pnyx. Elle met surtout l'accent sur une fraternité qui n'est pas seulement combattante, mais également artistique, soulignant la vision d'une politique culturelle fraternelle et universelle. Elle y voit, en quelque sorte, l'inauguration d'une « nouvelle forme de fraternité sociale à l'échelle planétaire ». L'écrivain français y défend l'accès à la culture comme ferment d'une civilisation mondiale et d'une fraternité spirituelle. Dans son article, **Sylvie Howlett** se penche sur ce discours emblématique prononcé sur la colline de la Pnyx, en le comparant à celui tenu au même endroit par Emmanuel

² André Malraux, *Écrits sur l'art II. Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome v, 2004, p. 971.



Macron en 2017. Elle met en avant deux approches contrastées mais complémentaires, en proposant une lecture qui emprunte à l'écriture antique en « boustrophédon » : d'une part, André Malraux, dont la vision fraternelle et universaliste érige la culture en rempart contre la barbarie ; de l'autre, Emmanuel Macron, qui privilégie une approche plus pragmatique, rattachant cet héritage à la refondation européenne face à la crise économique que traversait l'Europe en 2017.

Toutefois, tous deux mobilisent la Pnyx comme symbole et réceptacle de l'idéal démocratique. L'article de **Sophie Doudet** explore, quant à lui, la manière dont la Grèce imprègne l'œuvre romanesque de Malraux, et ce, malgré ses nombreuses références aux arts asiatiques. Cette empreinte hellénique se manifeste dès la fascination précoce pour la tête sculptée d'un *kouros* dans *La Tentation de l'Occident*, imprègne l'univers tragique de ses romans, et se prolonge jusque dans sa réflexion sur l'art en tant qu'anti-destin dans *Les Noyers de l'Altenburg* ou le « miracle grec » évoqué dans *Les Voix du silence*.

L'art du Gandhāra, fruit de la rencontre entre l'héritage grec, le bouddhisme et diverses cultures asiatiques, constitue l'enjeu central de l'article de **Raphaël Aubert**. Ce dernier met en lumière l'influence profonde de l'art du Gandhāra sur André Malraux, notamment après son voyage en Asie centrale en 1930. Malraux y forge sa vision de l'art comme métamorphose, où les formes d'une civilisation sont transformées par une autre pour devenir des symboles universels, et conçoit un espace transcendant les frontières culturelles, temporelles et géographiques. Dans la même direction, **Christos Nikou** explore, dans son article, les convergences entre deux figures majeures du xx^e siècle : André Malraux et Odysséas Elytis, prix Nobel de littérature en 1979. Bien qu'il n'existe pas de liens personnels attestés entre eux, Christos Nikou analyse leurs conceptions du fait poétique et pictural, ainsi que leurs visions sur le musée imaginaire, à travers des notions clés telles que la métamorphose, la pureté et la transparence. Pour ces deux figures, l'art a pour vocation de dépasser le visible et de révéler l'invisible.

On l'aura compris, ce numéro, qui se clôt sur la publication d'annexes inédites dans la plupart, jette un jour nouveau et un éclairage supplémentaire sur les liens entre Malraux et la Grèce. Il vise à explorer non seulement la présence physique d'André Malraux sur le sol grec, mais également l'influence intellectuelle et spirituelle de ce pays sur sa pensée et son œuvre.

Références bibliographiques

MALRAUX A., *Œuvres complètes*, édition de Marius-François Guyard, avec la collaboration de Jean-Claude Larrat et François Trécourt, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome III, 1996.

MALRAUX A., *Écrits sur l'art II. Œuvres complètes*, édition d'Henri Godard avec la collaboration d'Adrien Goetz, Moncef Khémiri et François de Saint-Cheron, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », tome V, 2004.